

# **L'aventure du Grand Dictionnaire Ricci de la Langue Chinoise, la fondation des trois Instituts Ricci et de l'Association internationale Ricci pour les études chinoises**

par le Père Raguin, s.j.

*VIIIe Colloque International de Sinologie de Chantilly, 3-6 septembre 1995*

## **P**remiers contacts avec la Chine

C'est le jour de la Saint François Xavier, au début de décembre 1933 (3 et 4 décembre), que s'est décidée ma vocation pour notre mission de Chine. C'est le 3 octobre 1934, alors fête de Ste Thérèse de Lisieux, que mon Père Provincial m'a dit qu'il m'enverrait en Chine. J'étais alors étudiant en philosophie, à Jersey.

C'est pendant mes deux années de philosophie que j'ai commencé à étudier le chinois dans un manuel d'école primaire. Je m'intéressais aux caractères chinois, à leur prononciation et plus particulièrement à leurs relations phonétiques.

Après ma deuxième année de philosophie, j'ai été envoyé au Collège Saint-Joseph de Poitiers, comme surveillant de première division et professeur d'histoire et géographie, puis de latin et de grec.

Je ne sais plus à quelle date, le Supérieur de notre mission de Shanghai est venu en France. Je pense qu'il aurait voulu que je parte pour notre mission, pour le ministère paroissial, mais je pensais que ce n'était pas ma vocation.

Un jour, j'ai demandé au Père Provincial : " Père, quand allez-vous m'envoyer en Chine ? " Il m'a répondu : " Je ne vous connais pas encore. " Je lui ai rétorqué : " Cela fait neuf ans que je suis dans la Compagnie et vous ne me connaissez pas encore ! " Il m'a simplement dit : " Je voudrais que vous fassiez votre théologie en France. "

La guerre éclata au mois d'août 1939. Je n'étais pas mobilisable. Dans le courant de l'été, je partis pour Lyon-Fourvière pour y étudier la théologie.

Un jour, le Père Vincent Tsu me présenta François Huang. François Huang me présenta son ami Vincent Ou. J'allais souvent les voir au Fort Saint Irénée. Nous avons de longues conversations sur la Chine et sur le christianisme, car ni l'un ni l'autre n'était chrétien. C'est aussi peu de temps après mon arrivée à Lyon que je fis la connaissance de Wei Tsing-sing qui me demanda de l'aider pour un mémoire sur Bossuet. Peu de temps après mon arrivée à Lyon, je fis la connaissance de l'abbé Édouard Duperray, grand ami de l'abbé Monchanin, et qui se préparait pour aller en Chine. Nous avons un ami commun, M. Chou Lin, peintre, avec qui nous avons organisé au théologat une petite exposition de peintures chinoises.

C'est pendant ma théologie que j'ai suivi un cours du Père de Lubac sur la spiritualité bouddhique en Inde et dans les royaumes indo-grecs. Ce fut pour moi une révélation qui a beaucoup influencé ma manière de percevoir la spiritualité bouddhique avant l'entrée du bouddhisme en Chine.

## **P**aris. Les trois années de chinois aux Langues O

Après trois années de théologie à Lyon (1939-1942) et mon ordination sacerdotale qui eut lieu le 13 mai 1942, j'ai quitté Lyon pour Paris au mois de juillet. Je me suis inscrit à l'Institut Catholique pour ma quatrième année de théologie et aux Langues O pour la première année de chinois.

Aux Langues O, j'avais comme professeur M. Demiéville et M. Lin. Je suivais aussi les cours d'histoire de M. Grousset et ceux que M. Pelliot donnait dans le Centre d'Etudes Chinoises en sous-sol à la Sorbonne. J'y retrouvais mon ami François Houang. Pelliot faisait alors un cours sur la Stèle de Si-an Fu. Si j'ai bon souvenir, il mourut au cours de l'été de cette année 1943.

Comme je n'avais pas encore fait ce que nous appelons le Troisième an de formation, j'ai passé l'année 1943-44 à Laval pour aider le Père maître des novices. Rentré à Paris au début de l'année scolaire 1944-45, j'ai repris mes études de chinois, en deuxième année des Langues O, puis en troisième année. Ces deux années furent très dures. J'étais souvent très fatigué et nous manquions d'instruments de travail. Le seul dictionnaire chinois-français était le Petit Debesse, que j'ai fait réimprimer après avoir marqué les tons. Il nous fallait travailler avec le Matthews, c'est-à-dire passer du chinois au français en passant par l'anglais. Nous nous servions aussi du Rose-Innes, chinois-japonais-anglais... Je me souviens très bien que, quand j'ai fait mes adieux à M. Demiéville, je lui ai dit : " Je vais faire un dictionnaire chinois-français... " J'avais mon diplôme d'études chinoises, mais je savais bien que ce n'était qu'un début.

Quand j'ai parlé de mon avenir à mon Père Provincial, il m'a demandé ce que je voulais faire. J'aurais pu partir pour la Chine comme d'autres le faisaient, mais j'avais déjà d'autres projets en tête. Je savais que je n'étais pas fait pour le ministère paroissial. J'ai simplement dit au Père Provincial : " Je voudrais aller continuer mes études de chinois aux Etats-Unis, à l'Université Harvard. " Il m'a immédiatement dit oui.

Au mois de septembre 1946, je suis parti pour New York sur un Liberty-ship, dont toute la cargaison n'était que quelques caisses de Champagne à fond de cale. Pris dans une tempête, le bateau dansait comme un bouchon et j'ai bien dû penser plus d'une fois à Jonas...

## **P**rojets et visions d'avenir

Huit jours entre mer et ciel, un temps pour réfléchir. Si j'ai demandé d'aller étudier à Harvard, c'était parce que le Harvard-Yenching Institute était alors le plus important des centres d'études chinoises. Je désirais entrer un peu plus profondément dans la pensée et la

culture de la Chine. Si on me demandait pourquoi je voulais aller en Chine, je disais que l'on avait besoin de professeurs à notre université Aurore. Mais au fond de moi-même surgissaient des éclairs ou de simples étincelles qui me faisaient imaginer ce que je pourrais faire en Chine.

Ici, il me faut revenir en arrière. Pendant mes deux dernières années à Paris, j'ai travaillé avec le Père Daniélou et Mère Marie de l'Assomption dans l'équipe animatrice du Cercle Saint Jean-Baptiste. J'étais chargé d'un cours par correspondance sur l'Ancien Testament et la mission. Mes notes de cours sont devenues un petit livre qui a pour titre : Théologie missionnaire de l'Ancien Testament.

Les conférences du Père Daniélou et de Mère Marie de l'Assomption m'ont ouvert à l'intelligence des autres cultures. Jean-Baptiste était le précurseur, l'annonciateur, l'ami de celui qui allait venir. J'aurais à me tenir aux confins de deux mondes, pour cela il me fallait entrer, autant que je le pourrais, dans la connaissance de la Chine. C'est dans ces perspectives que j'ai choisi, à Harvard, la littérature chinoise et l'histoire, car rien ne se produit en dehors de l'histoire.

Un de mes désirs les plus profonds était d'entrer au plus profond de moi-même pour y faire l'expérience de ma foi chrétienne. Une fois en Chine je désirais trouver des personnes qui descendraient en elles-mêmes à la même profondeur. Nous pourrions alors échanger, faire part de nos expériences. Ces personnes pourraient alors exprimer en chinois leur expérience chrétienne. Il ne suffirait pas de se rencontrer au niveau des mots. Il faudrait d'abord toucher ce fond d'expérience qui ne peut pas s'exprimer dans des mots. Voilà à quoi je pensais en voguant vers New York.

## **L**e Harvard-Yenching Institute

Après quelques jours à New York, j'ai pris le train pour Boston. Immédiatement je suis entré en contact avec Harvard. Un père américain que j'avais connu à Jersey pendant ma philosophie et qui étudiait à Harvard avait fait pour moi les premières démarches.

Au Harvard-Yenching Institute j'ai été accueilli à bras ouverts par le directeur, M. Serge Elisseeff. Jamais je n'oublierai cet accueil. On comptait mon diplôme de chinois des Langues O comme équivalent d'un Master degree, MA. Je pouvais donc travailler immédiatement pour un doctorat.

Je choisis comme cours Histoire et Littérature. Outre l'histoire générale, je suivais les cours sur l'histoire des Han et sur les poèmes de Li T'ai-po qui ont pour thèmes l'histoire des T'ang. Ce cours pouvait compter et pour l'histoire et la littérature, tout comme les Mémoires historiques de Szu-ma-chien et le Han-chi de Hsün-yüeh.

Le Han-chi de Hsün-yüeh (A.D. 148-209) est un abrégé du Han-shu de Pan-ku (A.D. 32-92). L'empereur trouvait que le Han-shu était trop volumineux. C'est pourquoi il demanda à Hsün-yüeh d'en faire un abrégé. Hsün-yüeh mit les principaux événements du Han-shu en ordre chronologique à la manière du Ch'un-ch'iu. Le Han-chi est divisé en 30 chapitres. Hsün-yüeh a inséré dans son texte 39 courts commentaires appelés lun que l'on peut

traduire par " discours ". Dans ces discours l'auteur fait réflexion sur les événements qu'il rapporte. Ce sont ces discours qui ont attiré mon attention. Mon intention était d'en faire l'objet de ma thèse de doctorat qui aurait eu pour titre quelque chose comme " réflexions d'un historien sur l'histoire des Han Antérieurs, 210 av. J.-C. 23 ap. J.-C. Je dirai plus loin pourquoi ce projet n'a jamais abouti.

Assez rapidement, je me suis mis au japonais. M. Elisseeff me donnait des leçons supplémentaires chez lui le dimanche.

Pendant mes deux années à Harvard, j'ai passé toutes mes journées dans la salle de lecture de la bibliothèque. C'était un endroit idéal pour travailler, tout près d'une bibliothèque très riche. Si j'avais un problème, je demandais au bibliothécaire qui venait immédiatement à mon secours. Les professeurs avaient leurs bureaux tout près, toujours disponibles quand j'avais un problème.

De temps en temps, je parlais avec le directeur d'un gigantesque projet de dictionnaire chinois-anglais. Si j'ai bon souvenir, il avait fait mettre sur fiches 17 dictionnaires chinois comme base de travail. Mais où trouver des traducteurs et des finances ? Je ne savais pas que je me trouverais un jour devant un projet moins ambitieux, mais semblable.

Vers la fin de ma deuxième année scolaire, j'ai commencé à préparer l'examen préliminaire au doctorat qui porte le nom de comprehensive. J'ai passé presque tout l'été et le début de l'automne à préparer cet examen entre les rayons de la section chinoise de la Widener Library.

Si j'ai bon souvenir, c'est au début de novembre 1948 que j'ai passé mon examen devant un jury très sympathique. Une fois l'examen terminé, ils m'ont demandé : " Père Raguin, quand allez-vous faire votre thèse de doctorat ? " Grave question. Je leur ai répondu que je comptais rentrer en France immédiatement et partir pour la Chine dès que je le pourrais. Le doctorat ! On verrait plus tard.

A ce moment-là, pendant les derniers mois de 1948, les armées communistes descendaient du nord de la Chine vers le sud. Si je voulais aller à Shanghai, il ne fallait pas attendre. Si je restais à Harvard je pourrais finir mes études, obtenir mon doctorat et, un beau jour, me présenter à une des portes closes du rideau de bambou...

J'ai donc laissé toutes mes notes et mes livres à un père jésuite de mes amis, en lui disant : " Quand j'aurai besoin de ces livres et notes, je vous dirai où les envoyer. " J'ai repris, en bateau, le chemin de la France, pratiquement sans bagages.

Tout en préparant mon voyage pour Shanghai, j'avais un œil sur les mouvements des armées communistes. Elles avançaient lentement. J'avais du temps devant moi.

Comme la sœur de mon père était religieuse à Bagdad, j'ai pris le chemin des écoliers pour aller en Chine : Lyon, Venise, Alexandrie, Beyrouth, Damas, Amman, Jérusalem, Amman, Bagdad. J'ai passé une semaine auprès de ma tante, ce qui m'a permis d'aller méditer sur les ruines de Babylone.

Dans l'après-midi du 23 avril, un petit avion anglais m'a transporté à Karachi pour rejoindre le vol d'Air France pour Saïgon. Je passe la nuit dans une salle d'attente. Le matin, grand titre dans les journaux : " Les armées communistes viennent de prendre Nanking ". Les

Pères des Missions étrangères de Paris à Saïgon me disent : "Père Raguin, si vous voulez aller à Shanghai, renoncez à votre voyage à Hanoi et partez immédiatement pour Hong Kong. " C'est ce que je fis.

A Hong Kong, la compagnie Air France annonce que le vol pour Shanghai est annulé. Ils ne sont pas sûrs de pouvoir atterrir. Que faire ? Je téléphone au supérieur des Jésuites de Hong Kong qui me défend de continuer mon voyage. Mais il me permet d'envoyer un télégramme au Père Lacretelle, supérieur de la mission de Shanghai. C'était le 26 avril. Deux ou trois jours plus tard des Pères qui venaient de quitter Shanghai m'apportèrent la réponse du Père Lacretelle : " Venez ! " Je vais à Air France où l'on me dit : " Nous n'allons pas à Shanghai, mais les Anglais y vont certainement ". Je vais à la BOAC, où l'on me dit : " Entendu. Rendez-vous le 30 avril, à 5 heures du matin, au Peninsula Hotel. "

## **Q** quatre ans de Chine populaire. Traductions et révisions

Fidèle au rendez-vous, je fais les cent pas dans le hall de l'hôtel. Finalement, deux passagers se présentent, l'un est un Chinois qui, si j'ai bien compris, travaille dans une ambassade d'un pays d'Europe du nord. L'autre est un envoyé spécial de Sa Majesté britannique. Devant l'hôtel, un hydravion nous attend. Embarquement sans histoire... envol dans de grandes gerbes d'eau. Nous longeons les côtes de la Chine du sud. Le temps est gris. Mon compagnon britannique me montre une carte d'envoyé spécial. " Il n'y a que huit personnes dans le monde à posséder une carte comme celle-ci. " Il a près de lui plusieurs valises qu'il prend avec lui quand il va aux toilettes. Documents secrets, confidentiels. L'heure est très grave pour l'Angleterre. J'ai le cœur un peu lourd, car je ne sais pas ce que je vais trouver à Shanghai.

Notre compagnon, le messager de Sa Majesté, n'est pas descendu de l'hydravion. Quelqu'un est venu prendre ses valises diplomatiques. L'aéroport était plein à craquer. Tous ces gens attendaient d'avoir une place pour quitter Shanghai. Je n'eus aucune peine à trouver un taxi.

A la Résidence de Zikawei, je suis reçu non pas comme un sauveur, mais comme un compagnon qui vient partager le sort de ses frères. Le soir, on me conduit sur la terrasse pour me montrer les villages en feu dans la banlieue de la ville. Les armées communistes sont là. Elles attendent. Elles ne vont pas attaquer l'armée nationaliste en ville, mais lui laisser le temps de partir, le port restant ouvert. C'était le 30 avril. Dans la nuit du 24 mai, l'armée communiste fera son entrée en ville.

Je m'installe à la Résidence de Zikawei. Pour le moment il n'est pas encore question pour moi d'aller à l'Université Aurore pour y donner un cours de traduction, mais un beau jour, le Père Gautier, alors chancelier de l'Université, me demande si je veux bien réviser une traduction en chinois du Petit Larousse. J'ai accepté. C'est ainsi qu'a commencé ma carrière de lexicographe. Les fiches de ce dictionnaire laissées à l'Aurore ont servi plus tard à la publication d'une traduction en chinois du Petit Larousse.

A l'automne 1950, je suis parti pour l'Aurore, pour y enseigner de l'anglais et du français. Au bout d'environ 6 mois, les communistes ayant mis la main sur l'Aurore, je suis rentré à Zikawei. C'est alors que commença ma carrière de réviseur de livres religieux.

C'était à l'époque où Daniels-Rops publiait ses ouvrages sur la Bible, les Évangiles, l'histoire de l'Église. Ces ouvrages traduits en chinois par différents traducteurs m'étaient apportés pour que j'en fasse la révision. Je travaillais en collaboration avec le Père Jean Lefeuvre, qui était l'ami de certains traducteurs.

C'est ainsi que j'ai révisé plusieurs des ouvrages de Daniel-Rops Le peuple de la Bible, Jésus en son temps, une partie de L'Église des Apôtres et des martyrs, pour ne parler que des plus importants. J'avais un lecteur qui lisait le texte chinois pendant que je suivais sur le texte original. Quand il y avait un problème, entraient en jeu un autre secrétaire plus compétent qui faisait les corrections nécessaires. S'il se déclarait incompetent, par exemple pour des questions de terminologie scripturale ou de théologie, nous en référions à un Père chinois, d'ordinaire le Père Stanislas Yen. Telle a été ma principale occupation du printemps de 1951 à l'été de 1953. Mon dernier travail a été d'aider le Père Stanislas Yen à faire une nouvelle traduction des Évangiles. Je rédigeais les notes qui en réfèrent au texte grec. Nous en étions à saint Luc quand, en juin 1953, j'ai été séquestré dans la Résidence de Zikawei, avant d'être expulsé de Shanghai et de la Chine dans la semaine qui suivit le 15 août. Parti de Shanghai le 17 août, je suis arrivé à Hong Kong le 24 seulement, car un typhon avait emporté la voie ferrée, dès le lendemain de mon départ de Shanghai.

J'ai quitté Hong Kong pour Taiwan, en bateau, le 28 septembre, pour arriver à Keelung le 29. Après un mois à Hsinchu, je suis parti pour Taichung au début de novembre avec le titre de Directeur du Dictionnaire polyglotte, pour mener à bien le projet de dictionnaire mis en route par le Père Eugène Zsamar, à Macao, en 1949.

C'était une grande entreprise. Le Père Zsamar avait constitué un fichier de 16 000 caractères. Ces caractères étaient ceux qui se trouvaient dans trois dictionnaires chinois faisant autorité, deux dictionnaires contenant ce que l'on peut regarder comme le trésor de la langue et de la culture, le Tz'u-hai et le Tz'u-yüan et le Kuo-yü Tz'u-tien, en quatre volumes, parus entre 1937 et 1945. Ce dernier dictionnaire est un dictionnaire moderne qui donne la prononciation officielle de la langue dite " nationale " ou mandarine. En limitant aux caractères contenus dans ces trois dictionnaires son fichier de base, le Père Zsamar a fait preuve d'une grande sagesse. Son projet était grandiose, mais il était réalisable avec les moyens dont on disposait alors.

## **L** e dictionnaire polyglotte en novembre 1953

Ce n'est pas moi qui ai mis en route le projet du Dictionnaire polyglotte : la même base chinoise traduite en cinq langues, français, anglais, latin, espagnol et hongrois. Comme il a été dit plus haut, l'initiateur du projet fut le Père Eugène Zsamar, un hongrois. Quand il présenta le projet à ses supérieurs, ceux-ci lui refusèrent la permission d'entreprendre un travail d'une telle ampleur. Il ne se tint pas pour battu. Il revint à la charge avec le Père

André Deltour qui depuis des années préparait un dictionnaire analogique de la langue chinoise (note 1).

En 1949, le Père Zsamar, résidant à Macao, se mit au travail. Il fit mettre sur fiches les entrées des trois dictionnaires chinois mentionnés plus haut, caractères singuliers et combinaisons, soit environ 16 000 caractères et 165 000 combinaisons. Le Père fit découper dans les dictionnaires bilingues, toutes les traductions qu'il put trouver et les fit coller sur les fiches, avec les textes chinois des dictionnaires.

1949 était l'époque où un grand nombre de pères quittaient la Chine sous la pression communiste. Le Père Zsamar invitait ceux qui pouvaient travailler au Dictionnaire. C'est ainsi qu'il constitua les cinq équipes, ayant chacune son " bureau ".

Dès 1952, l'équipe du Dictionnaire songea à quitter Macao pour s'installer à Taiwan. Le Père Juan Goyoaga, Supérieur des jésuites du Dictionnaire, prépara le transfert du Dictionnaire, de Macao à Taichung. Le déménagement se fit à l'automne 1952. Quand je suis arrivé à Taichung, le Dictionnaire s'y trouvait déjà depuis un an.

A la fin de 1953, plus de 20 personnes travaillaient au Dictionnaire, moitié jésuites étrangers, moitié chinois, assistants connaissant des langues étrangères et secrétaires. Le travail de traduction avançait rapidement. Le Père Zsamar pensait que chaque père pouvait traduire 300 entrées par jour. On ne se préoccupait pas trop quand on trouvait un problème. On travaillait vite, remettant les problèmes à plus tard quand on ferait la révision. L'essentiel était d'avoir, le plus rapidement possible, une base de travail.

Si j'ai bon souvenir, en 1954 cette première mouture était sortie du moulin. On prit alors la décision d'ajouter un nombre considérable d'entrées prises dans différents dictionnaires. En ce temps-là, il n'y avait pas d'ordinateur. Les additions se faisaient aux ciseaux et à la colle.

Alors commença la révision, suivant une méthode très simple de rotation. Le groupe français donnait son texte qui pouvait servir de référence à chacune des autres équipes. Au bout d'un certain temps, le texte français revenait à ses auteurs. Ainsi chaque équipe voyait son texte annoté ou parfois corrigé par chacune des quatre autres équipes. Cela ne veut pas dire que toutes les erreurs aient été corrigées, mais ce procédé permettait d'améliorer les traductions. Cela n'allait pas sans problèmes et parfois surgissaient des problèmes difficiles à résoudre... et des batailles qui pouvaient durer plusieurs jours. On avait alors recours aux assistants chinois qui, eux aussi étaient bien embarrassés. Finalement, on arrivait à une solution, parfois bancale, mais plausible. Un auteur de dictionnaire chinois peut se tirer d'affaire en citant un commentaire. Mais pour nous le problème était de trouver une traduction qui ne soit pas une trahison.

La première traduction s'était faite assez rapidement, car, quand il se présentait un problème, nous disions simplement : " On verra au moment de la révision. " Le fruit de ce travail fut la mise en forme des cinq traductions dans des cahiers identiques. Sur la page de gauche, on imprima, avec les moyens du bord, simple photocopieuse et machines à écrire, les caractères chinois, les composés et leurs numéros d'ordre. La page de droite était réservée aux traductions. Ainsi la page de gauche était commune à toutes les traductions. C'est sur ces cahiers que la version sur ordinateur est basée. La version française comprend quarante

volumes. Chacune des pages de droite était tapée à la machine à écrire, en cinq exemplaires, sur papier fin, pour pouvoir utiliser un papier carbone. Une fois reliés, deux volumes étaient conservés à Taichung, un exemplaire était envoyé aux Philippines, un autre aux États-Unis, et, pour le français, un autre à Paris. Nous étions certains qu'aucune bombe atomique ne pourrait d'un coup détruire ces trésors.

Personnellement, je travaillais à la révision des caractères isolés assisté par deux Chinois et aidés par des confrères jésuites, tout particulièrement le Père Jean Lefeuvre et un père américain, le Père Thomas Carroll, très versé en phonétique, musique, astronomie et autres spécialités dont j'ignorais les plus simples éléments.

Cette révision prenait plus de temps que nos supérieurs ne l'imaginaient. Le Père supérieur de la maison, le Père J. Goyoaga, venait tout le temps me demander quand nous aurions fini notre travail. Il me demandait de finir en deux ans. Je lui ai simplement dit un beau jour que j'étais fatigué de son insistance : " Père, je veux bien essayer de finir le travail en deux ans, mais dans ce cas il serait bon que vous achetiez mon cercueil immédiatement. " Dès lors mon supérieur me laissa tranquille. Je ne sais plus très bien en quelle année, j'ai écrit un article pour les Etudes. Ayant osé dire qu'il faudrait sept ou huit ans pour finir le travail, on m'a fait comprendre que nous étions trop lents... Et évidemment, la plupart des gens pensaient que le fameux dictionnaire ne paraîtrait jamais.

## **L** 'expérience vietnamienne

La révision avançait sans histoires quand au mois de juin 1959 mon Supérieur Provincial, le Père Oñate me dit un beau matin : " Je vous envoie au Vietnam, pour trois ans. " Il m'aurait dit qu'il m'envoyait dans la lune que je n'aurais pas été plus étonné. Aller au Vietnam pour quoi faire : enseigner l'histoire de Chine à l'Université de Saïgon. Le président Diem avait demandé un professeur de philosophie et un professeur d'histoire. Le professeur de philosophie chinoise était le Père Claude Larre, et le professeur d'histoire de Chine, c'était moi. C'est ainsi qu'à la mi-juillet je suis arrivé à Saïgon. J'étais envoyé pour trois ans. En fait, j'y suis resté cinq ans.

Je me suis très vite mis au rythme de la vie à Saïgon. Je devais faire un cours de préhistoire, un cours d'histoire de Chine et un autre de philosophie de l'histoire chez les Grecs, les Chinois et les Latins, en tenant en considération que les Vietnamiens avaient reçu des Chinois leur propre conception de l'histoire. L'enseignement était un plaisir car mes élèves savaient bien le français et un bon nombre d'entre eux étaient très ouverts et cultivés.

Or voici qu'un beau jour on me demanda si je voulais faire un cours sur la philosophie bouddhique en Inde, aux élèves de philosophie à l'Université catholique de Dalat. Après avoir hésité un moment, j'ai accepté, me disant que j'avais été en contact avec la pensée bouddhique. Mais ce qui m'a décidé, c'est que à Taichung, c'était moi qui m'étais chargé de la traduction en français des 3 000 termes bouddhiques contenus dans les fiches du dictionnaire. Il ne pouvait pas y avoir pour moi de meilleure préparation que cette étude de la terminologie. Comme un bon nombre de mes élèves étaient bouddhistes, j'ai pensé qu'il



était sage de présenter d'abord la philosophie indienne. D'ailleurs, on ne peut pas comprendre le bouddhisme sans avoir étudié l'hindouisme. C'est ainsi que mon cours de première année a été une introduction à la philosophie indienne. Les quatre années suivantes, j'ai exploré avec mes élèves les subtilités et profondeurs de la pensée bouddhique en Inde. Jamais un de mes élèves ne m'a dit que je n'y connaissais rien ou même fit des objections à ce que je disais. Mes travaux au Dictionnaire m'avaient préparé à comprendre suffisamment le bouddhisme pour l'enseigner à des bouddhistes. Le fruit de ce cours a été un petit livre Bouddhisme/Christianisme publié aux Éditions de l'Épi.

Avant de retourner à Taiwan, il me faut faire réflexion sur mon expérience vietnamienne. Les Vietnamiens ont été soumis aux Chinois pendant dix siècles de leur histoire. La Chine les a soumis, mais ils sont restés vietnamiens. Ils ont été modelés par le confucianisme, ils ont adopté un bouddhisme sinisé, ils ont aussi adopté la conception chinoise de l'histoire. Ils ont utilisé les caractères chinois pour l'administration, la philosophie, l'histoire et beaucoup d'autres branches du savoir. Ils ont modelé leur système administratif sur celui de la Chine... Mais ils sont restés vietnamiens. Ceci m'a fait réfléchir sur ce qui est arrivé en Corée, au Japon et dans d'autres pays, quand ils ont été soumis pendant des siècles à l'influence de la culture chinoise.

J'en suis venu à cette conclusion que pour bien connaître la Chine, il faut connaître les pays qui ont été soumis à son influence politique et culturelle. Grâce à Dieu, j'ai eu plus tard l'occasion d'aller plusieurs fois au Japon et en Corée. C'est alors que j'ai vraiment compris l'importance dans ma vie de mon expérience vietnamienne.

Tout pris que j'étais au Vietnam, je n'oubliais pas l'équipe du Dictionnaire. J'allais passer à Taichung les mois d'été pour encourager les infatigables réviseurs.

## **L e Petit Dictionnaire et la fondation du " Ricci Institute "**

Je suis rentré à Taiwan au début de l'été 1964. Dès mon arrivée, nous nous sommes posé la question de la publication du Dictionnaire. Que faire de ces quinze années de travail... combien de milliers d'heures et de dollars ? Il ne pouvait être question de publier un dictionnaire de 16 000 caractères et 165 000 expressions.

Les Américains venaient de lancer une fusée interspatiale à trois étages. Pourquoi ne pas faire un projet de lancement en trois étapes : un petit dictionnaire pour commencer. Ensuite on lancerait un dictionnaire moyen et finalement le grand qui comprendrait tout ce qui se trouvait dans nos trésors. C'est ce qui fut décidé par l'équipe du Dictionnaire français. Il fallut un certain temps pour que ce projet mûrisse. Un problème se posait : qui allait financer cette édition ? Le Père Goyoaga avait fait bien des efforts pour obtenir l'aide de mécènes ou de sociétés savantes. Les réponses avaient toujours été négatives. C'est pourquoi la Compagnie de Jésus, seule, avait financé ce fameux dictionnaire polyglotte. La Province d'Extrême-Orient de la Compagnie de Jésus acceptait de financer le projet, un projet réduit car il ne s'agissait plus que d'un petit dictionnaire chinois-français.

Avant de continuer l'histoire du petit dictionnaire, il faut faire part de la mort du Père Thomas Carroll, qui avait travaillé en équipe avec moi pour l'établissement des traductions en anglais et en français, des caractères isolés. Comme je l'ai mentionné plus haut, il était très versé en musique chinoise, astronomie, linguistique, etc. Mais il s'intéressait aussi à la préhistoire. IL avait collectionné des poteries et autres objets dans des sites préhistoriques à Taiwan. Ayant appris que l'on avait trouvé des sites préhistoriques dans une île de Hong Kong, il s'y rendit un beau matin du mois d'août 1964. C'était le 26... On retrouva son corps le lendemain sur la plage. On pense qu'il fut victime d'une insolation brutale. C'était une grosse perte pour le Dictionnaire.

Tout en continuant la révision, je songeais à assurer l'avenir du projet. Jusque là le projet était connu sous le nom de Dictionnaire polyglotte. Il fallait songer à former une petite équipe qui prendrait en charge la préparation du Petit dictionnaire. Cette équipe serait soutenue par un institut d'études chinoises. C'est ainsi que naquit le projet d'un Institut Ricci, Ricci Institute for Chinese Studies. La tâche première du dit institut serait l'achèvement du Petit dictionnaire, puis l'étude des questions relatives à la culture, à la langue, à la pensée, aux religions, à l'histoire de la Chine. Il s'agissait tout simplement d'élargir les horizons des pères qui avaient passé tant d'années à traduire des termes chinois dans des langues étrangères. C'est ainsi que naquit le Ricci Institute for Chinese Studies. La date officielle de sa fondation est 1966.

Nos projets en étaient là quand le Père Provincial, le Père Burkhardt, nomma deux commissions pour évaluer le projet du Petit dictionnaire et le projet du Ricci Institute. Comme il fallait s'y attendre, il y eut des moments d'anxiété et une fois au moins un orage et des éclairs. Finalement il fut décidé de nous faire confiance.

Au cours d'une réunion de l'équipe française, le Père Joseph Motte accepta de préparer ce Petit Ricci. Il lui fallait choisir avec l'aide de M. Chang K'e-ming environ 6 000 caractères et environ 45 000 composés contenus dans les fonds du Dictionnaire polyglotte. Le choix des caractères fut fait par M. Chang qui, depuis 1954, avait été responsable de la partie chinoise du Dictionnaire. Le Père Motte se trouvait devant des traductions faites par lui-même et par les Pères Deltour, Brière et pour une moindre part par le Père Laplazier. Il lui fallait tout relire, choisir les sens à garder, mettre en relief les sens plus importants et préparer le texte à donner à l'imprimeur. Le Père Motte se mit au travail avec patience et compétence. Il faut lui savoir gré d'avoir su éliminer, rogner et corriger...Je ne sais pas exactement quand le Père Motte commença ce travail. Ce qui est certain, c'est qu'il était déjà en route quand le Ricci Institute quitta Taichung pour s'installer à Taipei au mois de juillet 1969. A ce moment-là M. Chang vint s'installer à Taipei.

Pendant que le Père Motte préparait son texte, M. Chang travaillait aux différents index, par radicaux, par nombre de traits, etc. Le Père Lefevre composait son appendice sur le Livre des Mutations, et moi-même je préparais les tableaux chronologiques de l'histoire de Chine depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque moderne. Le Père Lefevre, resté en contact avec deux imprimeurs de Taichung, prépara la mise en page avec une compétence professionnelle. Après bien des tâtonnements, il réalisa une mise en page

élégante et claire qui rend le dictionnaire facile à consulter. Une fois cela fait, la composition commença, suivie des corrections d'épreuves ; parfois jusqu'à cinq ! Si j'ai bon souvenir, il fallut trois ans pour préparer l'impression.

Quand tout fut prêt, il fut décidé d'imprimer seulement 2 000 exemplaires, car la Chine communiste était encore fermée. C'est ainsi que le Dictionnaire français de la langue chinoise parut au mois de janvier 1976. J'étais alors aux Philippines. Le Père Lefeuvre affolé m'envoie un mot pour me dire qu'il a reçu l'ordre de retirer le Dictionnaire du commerce. Le coupable c'était moi. En historien fidèle, à la fin des tableaux chronologiques, en face de : République de Chine, Chung-hua min-kuo, 1912, j'avais fait mention de la Chine communiste : République populaire de Chine, Chung-hua jen-min kung-he-kuo, 1949, capitale Pékin. La mention de la Chine populaire fut donc supprimée de la première édition, mais fut rétablie dans les tirages suivants.

Le Petit Ricci parut sous le titre : Dictionnaire français de la langue chinoise, préparé par l'Institut Ricci. Institut Ricci-Kuangchi Press, 1976. La maison d'édition Kuangchi Press, dirigée par les Pères jésuites, nous garantissait contre les piratages à Taiwan, mais ne protégeait pas contre les piratages à l'étranger. C'est pourquoi le copyright appartient à l'Institut Ricci de Paris. Mais cela ne nous protégeait pas des piratages sur le continent.

A l'heure actuelle il y a déjà eu cinq tirages du Dictionnaire : en 1976, 2 000 exemplaires, en 1979, 3 000, en 1986, 5 000, en octobre 1999, 5 000 (1 500 format standard et 3 500 format réduit), en septembre 1994, 2 000 format standard. Soit un total de 17 000. Environ 15 000 volumes ont déjà été vendus. Ceci veut dire que 15 000 exemplaires ont été vendus en dix-neuf ans ; soit une moyenne de plus ou moins 800 par an.

## **P**réparation de la seconde phase : le Dictionnaire " moyen "

Dès que le Petit Ricci fut terminé, M. Chang K'e-ming se mit à la préparation de la seconde phase de l'entreprise, le dictionnaire moyen. Il n'était pas question d'envisager un dictionnaire contenant les 16 000 caractères et les 165 000 composés. Ce serait pour plus tard.

D'un commun accord il fut décidé de nous en tenir à environ 11 000 caractères. A cette époque venait de paraître un Dictionnaire universitaire (The University Chinese Dictionary) contenant un peu moins de 11 000 caractères. C'est lui qui servit de base à M. Chang pour l'établissement des listes par prononciations, radicaux, nombre de traits, etc. Dieu seul sait quelle patience et constance il a fallu à M. Chang pendant ses 39 ans de travail pour le Dictionnaire.

Les choses en étaient là quand arriva à Taipei, en 1979, M. Michel Deverge, Secrétaire Général de l'Association française pour le développement culturel et scientifique en Asie.

M. Deverge s'intéressa très vite à nos travaux. Désirant voir aboutir le projet d'un grand Dictionnaire Ricci, il finança la mise au propre du dernier tiers du manuscrit préparé à Taichung, complétant ainsi les quarante volumes du " tapuscrit ", c'est-à-dire du texte " tapé " à la machine.

C'est à ce moment-là que j'ai réalisé la somme de travail qu'avait demandé la mise au propre des vingt-quatre volumes apportés de Taichung. Celui qui a tapé à la machine ces vingt-quatre volumes est le Frère Carlos Gonzalez, qui pouvait déchiffrer les écritures les plus capricieuses et taper à une vitesse record des textes en espagnol, français, anglais.

Le problème maintenant était d'obtenir l'autorisation de nous lancer dans une nouvelle aventure. Pendant quelque temps M. Deverge pensa contacter le Père Général. C'était remonter bien haut. Finalement il demanda une entrevue à notre Père Provincial, le Père Aloysius Chang Ch'un-shen. Cette entrevue eut lieu le mardi 11 mars 1986. J'étais présent à cette entrevue au titre de responsable de la publication du Dictionnaire.

L'entretien fut cordial, mais il fut bien vite clair que le Père Provincial ne désirait pas prendre la responsabilité d'une telle entreprise.

Quelques mois plus tard, en août 1986, M. Deverge fut nommé à Paris, au Ministère des Affaires Étrangères, Direction générale des relations culturelles, scientifiques et techniques.

M. Deverge n'avait pas abandonné le projet de Dictionnaire. Il fut alors décidé de former à Paris une association pour promouvoir et aider le projet. C'est ainsi que fut fondée le 9 janvier 1987, l'Association Ricci du Grand Dictionnaire Français de la Langue Chinoise. Président, Claude Larre, directeur de l'Institut Ricci de Paris ; vice-président, Yves Raguin, directeur du Ricci Institute de Taipei ; Michel Deverge, Secrétaire Général ; Élisabeth Rochat de la Vallée, trésorière (note 2) .

C'est ainsi que la responsabilité de la réalisation du grand Dictionnaire Ricci, ou plus simplement du Grand Ricci, passa de Taipei à Paris.

Désormais, le nom de Grand Ricci désignera le dictionnaire de 11 000 caractères que nous sommes en train de préparer. Le reste du tapuscrit, contenant les 5 000 autres caractères et leurs composés seront considérés comme un appendice au grand Dictionnaire.

Un des problèmes qui se posa immédiatement fut l'enrichissement du tapuscrit établi dans sa totalité à Taichung entre 1953 et 1960. Il fallait envisager un enrichissement suivant les branches du savoir. Il fallait aussi tenir compte de l'évolution de la langue chinoise entre 1950 et 1990.

Le Père Camus s'initia aux secrets de la science des ordinateurs et avec l'aide de cinq opératrices mit sur ordinateur les matériaux contenus dans les quarante volumes du " tapuscrit " préparé à Taichung, laissant de côté ce qui correspond aux 5 000 caractères qui n'ont pas été retenus pour le Grand Ricci. Cette saisie a été terminée dans le courant de l'été de l'an dernier (1994). Elle a demandé un peu plus de quatre années de travail. Durant cette période nous avons reçu, en cinq versements, une aide très substantielle de deux organismes chinois, le Wen-chien hui, " Conseil national pour la culture ", et le Ministère de l'Éducation de Taiwan.

Depuis la reprise des travaux pour la préparation du grand Ricci, le grand souci a été l'enrichissement du vocabulaire. Ce travail se fait conjointement à Taipei et à Paris. Les matériaux recueillis sont classés suivant environ 140 branches du savoir, sous la direction du Père Camus, à Taipei, et du Père Larre, à Paris. Conjointement à ce travail, la révision se poursuit, assurée par les Pères du Ricci de Taipei, par l'équipe du Ricci de Paris, qui

comprend Pierre Marsone pour les caractères isolés et une trentaine de sinologues, pour les branches du savoir.

Le Père Larre, qui est le grand patron de l'entreprise, pense que le texte sera prêt pour l'imprimerie à la fin de 1998. Mais il a l'intention de créer une Banque du savoir sur disquettes qui pourront être facilement enrichies, ouvrant des perspectives que l'on ne pouvait pas imaginer quand les travaux du Dictionnaire polyglotte ont commencé en 1949.

Yves Raguin, Taipei, le 17 août 1995

## Notes

**Note 1** : Projets de dictionnaires des Pères André Deltour et Henri Pattyn.

C'est en 1947 que les Pères Deltour et Pattyn commencèrent à Pékin la composition d'un dictionnaire chinois-français, dans la ligne du Roger's Thesaurus. A peu près en même temps le Père Eugène Zsamar, Hongrois, commença, à Pékin, la préparation d'un dictionnaire chinois-hongrois. Ces projets furent mis en route de manière indépendante.

Quand les communistes occupèrent le nord de la Chine, le Père Zsamar se réfugia à Macao. Le Père Deltour fit de même, emportant avec lui environ 200 ouvrages dont un bon nombre de dictionnaires. Quand le Père Zsamar fit son projet de dictionnaire polyglotte d'une même base chinoise traduite en cinq langues, hongrois, français, anglais, espagnol et latin, le Père Deltour se joignit à lui. C'était en 1949. C'est ainsi que commença la préparation du Dictionnaire polyglotte.

Je ne sais pas si le Père Pattyn a réalisé ses projets. Le Père Deltour a laissé un Dictionnaire analogique de la langue chinoise, demeuré manuscrit.

**Note 2** : Plus tard sera fondée " l'Association Internationale Ricci " dont le but est de coordonner les travaux de sinologie des Pères jésuites, et éventuellement d'autres sinologues.